

Chaussette

Le soleil lui caresse la joue et en s'offrant à lui, Elina a pour la première fois la sensation d'être exactement là où elle veut être : un endroit où tout, absolument tout, est pensé pour elle, dans lequel elle dérive comme un loukoum sur une rivière de grenadine, au hasard d'une force qui la dépasse largement et dont le courant décidera de la destinée. Sevrée de bagnole, de portable et d'agenda, plus rien ne lui incombe et cela lui est divin car elle a du temps. Du temps, enfin. Pour rêver, pour buller, lire son horoscope, se caresser partout et contempler le vide. « La vie n'est que saveur ! Je sens, donc je suis ! » murmure-t-elle pour elle-même, les yeux clos, le sourire aux lèvres.

Naturellement ses enfants lui manquent et elle est soulagée de se rappeler qu'en cet instant d'autres prennent soin d'eux. D'autres dont c'est le métier, qui par conséquent sont parfaitement disponibles, à l'écoute. Des gens qui, pense-t-elle, ont appris Montessori et Frenet ailleurs que sur Pinterest, et parviennent à concilier patience et fermeté sans jamais avoir l'envie de se taillader les veines à coups de Lego.

Lucien, son mari, lui fout la paix, une paix royale. Pourtant ce n'était pas gagné d'avance... Il était bouche-bée lorsqu'elle était partie. Le regard ébahi, les larmes aux yeux, mais il n'a pas bronché. Elle a pris cela pour une forme d'approbation. Elle sait qu'il comprend son besoin de calme et de distance, cet éloignement nécessaire. Elle sait qu'il aura du mal à l'avalier, mais qu'au fond, il a l'estomac pour. Elle se sent pleine de gratitude, comprise et vraiment respectée.

Elle a mené jusque-là une existence lénifiante, jalonnée de bancs de plaines de jeu, de livres sur le courage d'être soi, de coups de fil entre amies, de stages de pleine conscience, de séances charnelles réglées comme du papier à musique, de

réveils de bonne heure et de logistique familiale, d'un peu de travail et de beaucoup de lessives.

Les tests du « Elle » lui avaient confirmé qu'elle était une « Wonder Woman du 3^{ème} millénaire », parvenant à concilier les rôles d'épouse, de mère et de travailleuse sans oublier d'être une femme. Et s'il lui arrivait d'accumuler du retard dans ses corrections, elle pouvait se targuer d'être impeccablement épilée en toute circonstance et d'entretenir une maison dont la décoration soignée faisait pâlir d'envie près de deux mille « followers ».

Elle se représentait les journées comme une grille de bingo sous forme de « to-do-list » : chaque case correspondait à une tâche et elle cochait avec application. Le résultat aléatoire définissait le score des ouvrages accomplis et lui octroyait - ou non- le droit de se faire plaisir... Elle tenait extrêmement à cet équilibre contrainte/plaisir, sans lequel, lui semblait-il, la vie ne valait pas la peine d'être vécue.

9h12 un mardi. Sur la table du petit déjeuner, quotidiennement ravagée comme si une équipe complète de rugby lui était passée dessus, la tisane au fenouil refroidit. Elina débarrasse distraitement en songeant à un parallèle entre la chute de Constantinople et Mad Max... Cherchant un subterfuge providentiel pour tenir ses élèves éveillés pendant les deux heures que dureront le cours d'histoire cet après-midi. Elle aimerait leur parler du régime iranien, de la guerre civile au Congo ou de la situation au Yémen, mais ce n'est pas elle qui fait le programme scolaire. Alors, comme chaque année en novembre, elle se farcit le Péloponnèse et son lot d'Antiquités. En rangeant le beurre dans le frigo, elle s'aperçoit que de l'eau a encore coulé dans le bac à légumes et que -Ô joie- les courgettes sont flétries. Elle s'enquiert de les jeter, traverse la cuisine les cucurbitacées molles à la main, répandant un jus ignoble sur le carrelage, et se rend compte un quart de seconde trop tard qu'il n'y a pas de sac dans la poubelle ; le légume moisi s'explode lamentablement sur le plastique nu dans un bruit explicite. Elle peste

contre son mari mais se rappelle qu'elle a déjà beaucoup de chance d'avoir un homme qui pense à sortir les poubelles, alors penser à remettre un nouveau sac... La voilà qui s'empare d'un torchon pour ramasser la ratatouille de fond de poubelle, y plonge la moitié de son corps et ravale deux fois son vomi. Son brushing sent l'ordure mais tient le coup et ça c'est grâce au Dyson. Un sèche-cheveux à quatre cents balles, qui en moins de sept minutes auréole les crinières les plus rebelles d'une couronne domptée, digne d'une reine-guerrière. Ce sèche-cheveux, c'est pas un luxe, c'est une arme. Peu importe les jours où elle n'a absolument pas une seconde à consacrer à son apparence, ses cheveux, eux, sont nickel et ça lui donne une force, une dignité, un port de tête. Même les jours où elle met du déo sur son t-shirt parce qu'elle n'a pas eu le temps de le laver. (Lucien la connaît très bien et la comprend. C'est comme ça qu'il a eu l'idée de le lui offrir pour son anniversaire). Elle se dirige vers le lave-linge pour y fourrer le torchon, mais glisse sur un bon mètre dans le jus visqueux de la courgette et manque de se claquer un tendon de la fesse... Ce qui lui rappelle qu'il est plus que temps de se remettre au Pilates ; elle a perdu toute sa souplesse et elle sent ses muscles se relâcher depuis qu'elle a arrêté. Le lave-linge est rempli, de propre et mouillé, le sèche-linge aussi, de presque sec. S'ensuit donc tout un jeu de dominos et de transvasement impliquant des jolis paniers à linge en osier bicolores et deux sacs Ikea en plastique bleu. A quarante euros le panier, deux ça suffit. Dans le couloir, devant les machines, des jouets traînent... Quelques-uns seulement, ce sera vite fait. En fait non. Le coffre à jouets déborde et les petits n'utilisent pas la moitié, autant faire un tri rapidement. Voilà qui est mieux, Elina dépose dans l'entrée le sac pour Emmaüs, revient dans la salle à manger et entreprend la fin du débarrassage de la table. Elle boit une gorgée de la tisane, à présent aussi froide que le bol comportant l'inscription « Super Maman ». Elle trouve le goût dégueulasse, mais sans cela elle peut rester constipée pendant plusieurs jours, et vu qu'ils ont mangé un hachis Parmentier hier soir, son transit a vraiment besoin de la potion salutaire. Le hachis non plus elle n'adore pas, mais c'est pratique pour

caser les restes et son mari et les enfants en raffolent. Pour ce qui est d'une alimentation saine et responsable, on repassera ; dans la vie, faut choisir ses combats, et en cuisine ça fait longtemps qu'elle a abdiqué. Dans la salle de bain, en se brossant les dents, elle ramasse les serviettes de bain « qualité hôtel » et les met à sécher sur le radiateur en espaliers, ouvre la fenêtre pour aérer la pièce, sinon elle le sait, des moisissures apparaissent sur les joints de la douche. Elle se rince la bouche, avale sa pilule contraceptive en se marrant intérieurement parce que la dernière fois encore il a joui sur ses seins. Mais bon, au moins la pilule régule ses règles. Elle traverse leur chambre, refait rapidement le lit, éteint la radio qui lui beugle qu'il est 10h30 et qu'un malade a poignardé des juifs en Australie... Elle pense à un kangourou circoncis qui agonise, jette un regard par la fenêtre et change de chaussures vu qu'il pleut des seaux. Du coup sans les talons, cette robe lui va nettement moins bien et lui fait des jambes courtes. Tant pis, plus le temps. Elle redescend et contemple, satisfaite, son intérieur ; Sur la table immaculée, elle dispose à côté du bol « super Maman » une bougie parfumée ainsi qu'un mini cactus et prend une photo. Elle hésite à la poster tout de suite avec le filtre « sépia ». Enfin, elle sort de son sac les 60 copies à corriger et s'y attaque. Sur la 2^{ème} page d'un grand de cinquième, elle lit : « Le négationnisme vient des rescapés juifs eux-mêmes." Elle sourit puis repense au kangourou. Elle consulte rapidement ses mails et voit une invitation pour un vide-dressing enfants ce week-end... C'est loin mais ça vaut le coup. Elle essaiera vraiment d'y aller, les pantalons du petit sont trop courts et le grand a besoin d'un nouveau manteau. Le consumérisme de seconde main c'est si déculpabilisant, elle en raffole. Son portable sonne : la photo de son amie Alex s'affiche... Elle l'adore, elle sait qu'elle va rire, mais là vraiment elle n'a pas le temps ; Il lui reste deux heures et elle n'a encore rien foutu. Le téléphone re-sonne, Alex doit avoir du gros dossier là... Mais c'est la crèche, illico son ventre se noue : avant la troisième sonnerie elle a déjà eu le temps d'envisager les horaires de la pédiatre, d'appeler les grands-mères, les baby-sitters, son boulot et son mari. Ouf, fausse alerte, tout va bien, ils

seront juste en grève lundi prochain- ils font chier. Elle les comprend, mais ils font chier. - Elle n'a jamais fait la grève. Bien sûr ce n'est pas tout rose chez les enseignants, mais elle est convaincue qu'elle n'est pas la plus à plaindre et qu'en travaillant seize heures par semaine, il ne faut pas s'attendre à toucher une pension mirobolante. En plus son mari gagne sa vie correctement et un peu mieux chaque année, ce qui lui permet à elle de réduire son horaire et de passer plus de temps à s'occuper des enfants. C'est une grande chance, lui dit-on.

Ce quotidien agréable, et somme toute assez banal, lui convient ; Très éloigné de ses rêves d'étudiante en histoire de l'art, mais trop confortable pour s'en détacher. Quatorze années ont passé depuis sa rencontre avec Lucien, faites de quelques accomplissements symboliques et d'une multitude de petites renonciations.

Un jour où les regrets pesaient particulièrement sur son bilan personnel médiocre, elle prit un amant. A l'époque Philippe était le nouveau directeur du collège. Un homme d'une beauté pas forcément évidente mais dont les grandes mains et le regard qui semblait connaître le monde depuis ses débuts lui avait relancé l'usine à papillons dans le ventre. Celle qu'elle pensait close pour toujours. Celle avec laquelle elle avait fait un deal tacite : elle acceptait la fermeture à condition que ses petits ouvriers soient réembauchés directement ailleurs, qu'on leur trouve un emploi au four à instinct maternel, à la fabrique de tendresse conjugale ou à la manufacture de contentement. Cela avait fonctionné étonnamment longtemps. Jusqu'au jour où quelques papillons rebelles se syndicalisèrent et embarquèrent -insidieusement- jusqu'au dernier prolétaire de la quiétude dans une grève générale. L'usine à papillons devait rouvrir, c'était non négociable. Elina ne lutta pas longtemps contre elle-même et le bénéfice fut immédiat : son équilibre contrainte/plaisir était à nouveau rétabli.

L'affaire dure depuis un an, entre messages effacés et prudence extrême, ils savourent leurs oasis de luxure. Chaque mardi et jeudi elle virevolte, entre

agrafeuse et perforatrice, sur le bureau de Philippe. Festival de positions, aucun tabou, scénarii de film porno... La bulle d'évasion, le temple d'endorphines, le lâcher d'adrénaline. Le pendant absolu de sa vie de petit soldat. Ni l'un ni l'autre ne caresse l'espoir ridicule de quitter leurs familles respectives pour en fonder une nouvelle, la leur, qui aurait tôt fait de sombrer elle aussi dans la vase du quotidien. Ils n'éprouvent que peu de regrets à se faire tant de bien, ils ne font l'amour contre personne mais bien pour eux-mêmes. Pour Elina, la renaissance a été immédiate et il semble clair qu'elle l'a sauvée d'un naufrage déjà bien engagé...

Il y a une semaine, malgré toutes les précautions prises, l'épouse a senti... Ils ignorent ce qu'elle sait, mais les prémices du tsunami grondent. Les amants ont conclu qu'il va falloir faire profil bas, voire arrêter complètement de se voir pendant quelques semaines. Ce qui mathématiquement provoque en Elina l'effet inverse. Le danger de se faire surprendre l'excite encore plus, elle ne pense qu'à Philippe et décompte les jours jusqu'à leur rendez-vous.

Aujourd'hui, spécialement, elle veut tout. Tout faire, tout donner. S'épuiser jusqu'à l'avoir absorbé complètement, jusqu'à ce que les feux d'artifice se soient enchaînés par deux ou trois. Jusqu'à laisser l'empreinte de ses dents dans le chêne du bureau. Aujourd'hui, au-delà de tout, elle le désire. La semaine a été particulièrement merdique et il lui faudra au minimum le nirvana pour s'en remettre et continuer comme si de rien était. Elle est complètement accro à cette énergie sexuelle vivifiante qui rend la morosité de son existence tolérable.

Au volant de sa Peugeot, elle est fébrile d'excitation et entonne un « Résiste » à tue-tête de concert avec France Gall. Elle en oublie de passer chez Emmaüs déposer le sac de jouets... Ses sous-vêtements neufs et sexy sont comme une armure et lui procurent un sentiment d'invincibilité, une aura de viking. C'est en quasi lévitation qu'à 13h15 elle se gare sur le parking de l'école et emprunte, comme à chaque fois, le chemin plus discret derrière la vieille bâtisse. Dans le

couloir, par chance, elle ne croise personne. Elle frappe à la porte du bureau. Silence. Elle insiste, sans résultat, et finit par entrer.

La pièce est vide. Complètement vide, restent le bureau, la chaise et l'armoire. Dans la tête d'Elina résonne un acouphène, elle ne comprend pas, pas du tout. Elle cherche une explication, quelque chose de logique... Rien ne vient. Le bruit sourd s'amplifie, elle bloque. Elle l'appelle et n'entend que sa voix qui résonne, son propre cœur qui est à deux doigts de lui sortir de la cage thoracique. Au bout d'une éternité, elle lâche la poignée, recule et ferme la porte. Ses jambes cotonneuses s'actionnent toutes seules et la transportent sans qu'elle ne leur ait donné aucun ordre. Son cerveau est en veille quand elle pénètre dans la salle des professeurs. Son cœur pompe à toute vitesse et lui fait monter le sang aux joues, lui leste l'estomac d'une tonne de chair morte. Elle est en pilote automatique lorsqu'elle distribue des bonjours distraits à ses collègues en se servant un café tiède. C'est pourtant l'ébullition autour d'elle, et les espaces habituels entre groupes se sont dissous pour ne former qu'un seul bloc d'individus, dont la conversation tumultueuse anime la pièce jaune et surchauffée.

Sous masque d'insouciance, Elina apprend que le directeur est parti hier matin déjà. La secrétaire affolée face au bureau complètement vide l'avait appelé sur son portable qui apparemment était hors service, puis sur son fixe. C'est l'épouse qui avait répondu, ils étaient en plein déménagement... Enfin, une lettre fut trouvée dans le secrétariat expliquant qu'il avait été embauché ailleurs, loin (il n'avait pas précisé où) et qu'il était fort attristé de devoir quitter l'école, ses élèves et ses employés, néanmoins très heureux des nouveaux défis qu'il aurait à relever et qu'il remerciait la communauté française pour ses belles années dans le secteur public, mais qu'il se tournait à présent vers l'enseignement privé où il espérait une plus grande autonomie dans l'exercice de ses fonctions. Elina vérifie mécaniquement son portable. C'est la centième fois en dix minutes. Rien. Ses porte-jarretelles la grattent sous sa robe et elle cherche vainement du lait pour

masquer le goût infâme de son café. L'absurdité de la situation la frappe, la gifle, la roue de coups, la broie neurone après neurone.

Cette injustice de ne pouvoir hurler ! Et après cela, il lui faut encore aller donner cours à des mômes indifférents, puis rentrer à la maison... C'en est presque drôle en fait, hilarant ! Elle sent un début de décrochage au niveau des maxillaires, retient le rire, contrôle ses nerfs au bord de la crise. Elle ne peut pas craquer, pas là, pas maintenant. Elle quitte cette atmosphère saturée d'haleines rances, se dirige vers sa classe bruyante, plonge la pièce dans le noir et lance une vidéo Arte d'il y a dix ans sur le Péloponnèse provoquant une molle contestation dans l'assistance. Elle sait que la moitié va pioncer et l'autre se toucher. Elle s'en tape et n'a qu'une idée fixe : parler à Philippe. Elle lui déverse par mail une logorrhée angoissée et interrogative... Est-ce que c'est à cause d'elle ? Oui certainement. Est-ce qu'il a réellement trouvé un autre job ? Où part-il ? Ils pourront peut-être continuer à se voir une fois par mois. Au moins se dire adieu. Son string lui rentre dans les fesses. En même temps, c'est ce qu'on attend d'un string. Là-dessus elle peut compter.

La sonnerie aigüe signale la fin du cours, elle sort en trombe, après avoir réactualisé une énième fois sa boîte mail. Dans sa petite Peugeot grise lancée à cent à l'heure sous la pluie battante, Rihanna s'époumone « Now that it's raining more than ever, Know that we still have each other, You can stand under my umbrella ». Elina, littéralement debout sur son accélérateur, scanne mentalement à toute allure les options dont elle dispose.

C'est seulement lorsque le bout de ses doigts rencontre les clés au fond de son sac qu'elle réalise où elle se trouve : debout devant sa maison. Elle entre et ne distingue pas signe de vie. Les enfants ne seront pas de retour avant 19h. Le grand a cours de tennis le mardi et rentre avec la voisine. Le petit est chez sa grand-mère. Dégoulinante, elle traverse lentement le séjour où tout est immobile, parfaitement rangé. L'odeur de cèdre qui flotte dans l'air, habituellement

réconfortante, est à présent écœurante. Il fait doux et sec, la cuisine est en ordre, la buanderie impeccable, l'escalier bien ciré, les portes closes des chambres d'enfants ornées de leurs prénoms colorés. Au bout du couloir, sa chambre aux tons pastel lui tend les bras. Elle sait qu'elle va retrouver son duvet de coton blanc et frais tiré à quatre épingles, agrémenté de coussins en flanelle bleu et vert. De part et d'autre du lit, siègent des tables de nuits légères au design scandinave, surmontées chacune de lampes de chevet épurées, d'un doré brossé apaisant. Des peaux de moutons immaculées, épaisses et tendres sont savamment disposées autour du lit pour le plaisir du premier pas matinal amorti. Des stores de lin blanc filtrent la lumière naturelle pour la diffuser délicatement. Ce temple de la douceur et de l'intimité, ce refuge, cette matrice apparaît à Elina comme la destination ultime de cette journée maudite, le garrot de ses souffrances. Son dos glisse contre l'encadrement de la porte, elle scrute le cocon, étudiant le coin parfait où se lover, se recroqueviller. Mais son regard bute, tique, elle tressaille. Une chaussette. Une chaussette d'homme, tirebouchonnée, au pied du lit. Une chaussette bleue, ni propre ni sale. Par terre, à deux mètres du joli bac à linge en osier, à un mètre du dressing, une chaussette quelconque, comme elle en trouve presque chaque matin depuis près de 15 ans que Lucien les jette en se glissant le soir dans le lit. Une chaussette qu'elle aurait pu faire tomber du panier à linge elle-même ce matin. Ou un oubli, une distraction quand elle a rangé la chambre. Elina se déplace à quatre pattes, s'empare du bout de laine, le renifle minutieusement, animale, et reconnaît sans hésiter le fumet de pied de son mari... Une chaussette sale donc. Une chaussette consciemment abandonnée, jetée, exposée, là au milieu de son temple, son refuge, sa matrice. Son mari l'aurait giflée avec cette chaussette, ça ne lui aurait pas fait plus mal. Ce qui était bloqué dans sa tête depuis le choc du bureau vide se libère soudain. Une vague de force la soulève, Elina se relève. Dans la salle de bain, elle s'empare d'une boîte de Valium, puis descend préparer un thé au jasmin pour revenir, plateau à la main, dans sa chambre. Elle se dévêt couche par couche de son imper trempé, puis de sa tenue de professeure, pour

finir par son armure de dentelle, et s'allonge nue sur le lit. Les six comprimés se dissolvent silencieusement dans l'infusion brûlante. Au loin, la porte d'entrée s'ouvre et se referme furtivement. Elle ne bouge pas. Des bruits étouffés lui parviennent de l'étage du dessous. Elle visualise mentalement la trajectoire de son mari, reconnaissant sans le moindre doute le moment où il trouve sa note dans la cuisine « retrouve-moi dans la chambre, on a une heure avant le retour des enfants... ». A chaque bruissement de pas dans l'escalier, elle sent son pouls ralentir un peu. Lorsque la porte de la chambre coulisse au ralenti, elle se sent plus calme et lucide qu'elle ne l'a jamais été.

Le médecin légiste a conclu dans son rapport qu'en dépit de la forte dose de calmants, Lucien est probablement resté conscient jusqu'à la fin. Dix-sept chaussettes ont été retrouvées dans son estomac et son œsophage. Huit paires et une célibataire bleue. Les marques sur ses poignets démontrent que, bien qu'il ait tenté de se dégager, les menottes ne lui ont pas été passées de force. Un jeu sexuel probablement. Le procès n'a pas encore eu lieu, mais les tabloïds font déjà couler l'encre et passent au crible celle que l'on surnomme dorénavant « la salope aux chaussettes ».

Elina rêve les yeux fermés, le visage tendu vers le soleil, contre la grille de la cour quand une voix la rappelle à la réalité. « Eh, tu crois que t'es ici pour te la couler douce ? Suis-moi ! ». Elina calque ses pas sur ceux du gros maton et le suit nonchalamment. Clés, codes, portes et couloirs se confondent. Elle s'en fout, elle n'a aucune intention de s'enfuir, elle est trop bien ici. Elle a arrêté de penser, c'est le club Med du cerveau, le soulagement des synapses. Ils s'arrêtent et une dernière porte s'ouvre sur une pièce carrelée très humide dont l'odeur de poudre prend directement aux narines. « La directrice t'a spécialement choisie pour faire les machines de toute la section. Tu laves, tu sèches, tu plies et tu ranges dans les bacs. Et commence par les chaussettes ! ».